

Études d'histoire religieuse



Les prêtres de Saint-Sulpice au Canada : grandes figures de leur histoire, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1992, 430 p. 37 \$

Gilles Chaussé

Volume 60, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007069ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007069ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chaussé, G. (1994). Review of [*Les prêtres de Saint-Sulpice au Canada : grandes figures de leur histoire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1992, 430 p. 37 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 60, 148–150. <https://doi.org/10.7202/1007069ar>

gure pour aider ses ouailles. Elle fait aimer la fondatrice, Virginie Fournier, qui a marqué sa communauté d'une touche de distinction, de simplicité et de dévouement qui s'est maintenue tout au long d'un siècle. Elle suscite l'intérêt pour les multiples implantations des soeurs de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, les unes de longue durée, d'autres à court terme, mais toutes en vue du service et de la mission.

Une maison bâtie sur le roc, volume aux textes courts, vivants, de lecture facile, qui nous fait entrer de plain-pied dans l'histoire d'une communauté de chez nous. Après l'avoir parcouru, nous éprouvons le goût d'en relire certaines pages. Félicitations à l'auteure!

Marguerite Jean, s.c.i.m.
Sainte-Foy, Qué.

* * *

Les prêtres de Saint-Sulpice au Canada: grandes figures de leur histoire, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1992, 430 p. 37 \$

Cet ouvrage arrive à point. Les fêtes du 350^e anniversaire de la fondation de Montréal avaient rappelé à juste titre le rôle primordial joué par la Compagnie de Saint-Sulpice au moment de la fondation de Montréal. Le moment était bien choisi de mettre en lumière l'action des fils de M. Olier qui, à la suite des premiers sulpiciens arrivés en 1657, ont participé depuis au développement spirituel et culturel de Montréal. Cet ouvrage regroupe en fait 130 biographies de sulpiciens dont 89 ont déjà été publiées dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, entre 1966 et 1990. Ces biographies sont réparties en quatre grandes périodes, précédée chacune d'une introduction signée respectivement par Brigitte Caulier, Lucien Lemieux, Nive Voisine et Guy Laperrrière. Ces quatre périodes correspondent à quatre moments importants de l'histoire de Saint-Sulpice à Montréal: 1. Les «Messieurs» de Saint-Sulpice en Nouvelle-France, 1657-1759; 2. Survivance française et seigneuriale, 1760-1835; 3. Éducateurs et pasteurs, 1836-1899; 4. La province du Canada, 1900-1991.

La première partie contient 36 biographies. On y retrouve des missionnaires, des pasteurs, des éducateurs, des explorateurs. Quatre sont à signaler: Thubières de Levy de Queylus, Dollier de Casson, Vachon de Belmont et Normant Du Faradon. La biographie de Jean-Jacques Olier ne figure pas puisqu'il ne vint jamais au Canada. À son sujet, Brigitte Caulier reprend l'interprétation traditionnelle voulant qu'il ait pris une part active avec Jérôme Le Royer de La Dauversière dans l'élaboration du projet de Montréal et la fondation de la Société de Notre-Dame de Montréal. C'est ignorer les travaux de l'historien Lucien Campeau qui émet de sérieuses réserves à ce sujet et qui fait plutôt remonter à 1650 le rôle non équivoque

joué par le fondateur de Saint-Sulpice dans le développement de Montréal. Par delà cette question controversée, l'analyse de B. Caulier est remarquable par sa clarté et sa précision. En 25 pages, elle brosse un tableau saisissant de l'action de Saint-Sulpice en Nouvelle-France jusqu'à la Défaite de 1760. Elle met en relief non seulement l'activité temporelle des sulpiciens en tant que seigneurs de l'île à partir de 1663 — activité qui amena le Séminaire à participer activement à l'organisation et au développement de Montréal —, mais aussi l'effet de leur présence dans la vie religieuse montréalaise. B. Caulier insiste également sur l'origine sociale des sulpiciens venus au Canada au cours de cette période, qui appartenaient pour la plupart à des familles aisées, voire à de grandes familles aristocrates, et qui n'hésitèrent pas à investir généreusement de leurs deniers dans les oeuvres montréalaises. Elle souligne aussi l'influence considérable qu'eurent les sulpiciens dans l'Église de Montréal. À défaut de voir Montréal érigé en évêché comme ils l'avaient souhaité, ils exercèrent une autorité quasi incontestée qui fit du supérieur du Séminaire un évêque sans le titre.

La seconde partie comprend 29 biographies. Dans l'introduction, Lucien Lemieux insiste sur la précarité du séminaire de Montréal qui ne jouissait d'aucune charte ni existence légale, et qui vit à plusieurs reprises la validité de ses biens contestée par les autorités britanniques. Ce droit de propriété ne lui sera reconnu qu'en 1840. En abordant cette question, L. Lemieux apporte des détails intéressants et inédits sur les seigneuries que possédaient les sulpiciens — le séminaire détenait 3.1% des seigneuries comparativement à 26.3% pour l'ensemble des institutions religieuses et 73.7% pour des individus —, les revenus qu'ils en retiraient et les affectations de ces revenus. Ainsi, en 1799, les sulpiciens consacraient 26% de leurs revenus aux services sociaux et à l'éducation. Le séminaire de Montréal fut ainsi le premier à assurer l'organisation de la charité à Montréal. Précarité également dans le nombre des effectifs qui ne cessa de diminuer dangereusement à cause de l'interdiction de faire venir des sulpiciens de France, jusqu'à l'arrivée de 18 recrues entre 1793 et 1802, lors de la Révolution française. Ce qui eut pour effet de retarder le problème de la canadienisation de Saint-Sulpice, les sulpiciens français persistant dans leur désir d'avoir la haute main sur le séminaire. Tensions entre les deux groupes nationaux des sulpiciens; tensions également entre les sulpiciens et les évêques de Québec, lors de la nomination d'un évêque auxiliaire à Montréal, Mgr J.-J. Lartigue, pourtant lui-même sulpicien, mais qui ne pouvait que faire ombre au supérieur du séminaire.

La troisième partie comprend 24 biographies. Dans son introduction, Nive Voisine souligne que, malgré la réconciliation survenue en 1835 entre le séminaire et Mgr Lartigue, l'antagonisme n'en persiste pas moins avec la question du démembrement de la paroisse Notre-Dame, jusqu'à la déci-

sion rendue par Rome en 1865 favorable à l'évêque de Montréal. Pendant ce temps, Saint-Sulpice consolide ses finances en dépit de la perte des droits seigneuriaux après 1854. Il consacre toujours une partie importante de ses revenus aux oeuvres charitables et contribue à l'oeuvre de l'enseignement aux niveaux primaire, secondaire, et même universitaire, avec sa participation à la nouvelle succursale de l'Université Laval à Montréal. C'est au cours de cette période, également, que les Canadiens en viennent à former la majorité au séminaire, en même temps qu'ils commencent à accéder quoique timidement aux postes de commande.

La dernière partie est peut-être la plus originale, en ce sens qu'elle comprend 41 biographies inédites. Elles sont en général de même qualité que les précédentes, bien qu'on trouve ici et là quelques relents hagiographiques. Dans son introduction, Guy Laperrière fait remarquer qu'en 1903 on dénombrait 73 sulpiciens au Canada dont 41 Canadiens. C'est le début de la période de consolidation et des fondations à l'étranger — le Japon en 1933, la Colombie en 1949, le Guatemala en 1965, le Brésil et Panama en 1979 —, encore que les sulpiciens ne soient plus la puissance de la ville face à l'archevêque et qu'ils doivent faire face à des difficultés financières sérieuses entre 1921 et 1941. Ils n'en continuent pas moins à jouer un rôle important quoique plus modeste avec leurs quatre paroisses, leurs maisons d'enseignement — grand séminaire, séminaire de philosophie et collèges, — leurs colonies de vacances, et la bibliothèque Saint-Sulpice, «véritable plaque tournante de la vie culturelle à Montréal» entre 1915 et 1926. À quoi il faut ajouter la participation importante des sulpiciens à la création de la nouvelle Université de Montréal en 1920. C'est l'époque aussi où Saint-Sulpice, à un moment de grande effervescence nationaliste pour le Québec, se canadianise avec l'élection en 1917 d'un premier supérieur canadien et la création, quatre ans plus tard, de la province canadienne. En 1945, la province canadienne compte 110 membres; en 1965, 166, le plus grand nombre qu'elle ait atteint. Avec la révolution tranquille, commence une période de réflexion pour Saint-Sulpice qui perd entre 1968 et 1976 26% de ses effectifs. Aujourd'hui, avec quelque 123 membres et la direction de huit grands séminaires — deux au Canada, Montréal et Edmonton, un au Japon, un au Brésil et quatre en Colombie —, Saint-Sulpice demeure toujours fidèle à sa vocation première: la formation des prêtres.

Cet ouvrage qui exalte l'oeuvre de Saint-Sulpice, mettant ainsi en relief une page de l'histoire religieuse québécoise, constitue une contribution importante à l'historiographie canadienne.

Gilles Chaussé
Université de Montréal

* * *